

## Peine perdue

Elle ne devrait pas être là, en plein hiver. Elle ne devrait pas être là, pieds nus à courir dans l'eau fangeuse et froide du marais. Elle ne devrait pas et moi non plus. La robe tachée, déchirée, sale. Le corps maigre, épuisé. Dans notre univers, chacune, nous sommes la grâce, nous sommes la vie. Elle, à la terrasse d'un café, sur une plage en été, frêle liane humaine. Moi, planant, élégant oiseau dans le ciel tiède d'un printemps. Etrangères à ce lieu. Etrangères à cette saison. Les jambes longues et fines aspirées par la terre boueuse, avalées à chaque pas plus profond.

Elle glisse. Tombe, se relève et court encore. Je l'observe. Des heures durant, j'ai fait le même chemin pour m'échapper de là. En vain. Je sais qu'elle a perdu. Je le vois dans ses yeux. Elle, elle l'ignore, elle espère, elle lutte. Les roseaux auxquels elle s'agrippe coupent ses mains. Elles se tachent de son sang.

J'aurais dû partir il y a plusieurs semaines, suivre mes sœurs cigognes dans leur migration lointaine. Une aile blessée me retient sur ce sol austère. Mes premiers jours ici ont été un refuge. Il ne faisait pas froid alors. La nourriture ne manquait pas.

J'espérai guérir et prendre mon envol vers les terres chaudes. J'étais comme elle, je me débattais encore. Des grenouilles vertes, des insectes, toujours nombreux, me nourrissaient. Un jour même, l'autre jour, j'ai attrapé une anguille.

Mais à présent, la douleur transperce un peu plus mon os brisé. Je ne peux plus me percher pour dormir. Hier, à la tombée de la nuit, un renard est venu errer en quête de sa pitance. Il s'est approché. Seul mon bec rouge encore vaillant l'a dissuadé de s'en prendre à moi. Mais il reviendra. Je le sais. Il sent ma faiblesse. L'odeur d'animal blessé qui se dégage de mon corps.

Elle crie. Elle se débat, monte finalement sur la berge. Les inondations, les premières de l'automne l'ont rendue glissante. Elle s'allonge sur le dos, épuisée, les larmes coulent. Son bras est serré contre sa poitrine. Immobile.

Soudain, des chiens au loin aboient. La peur nous terrasse. Elle se recroqueville. Ils se rapprochent. Je l'entends. Dans un effort, que je crois ultime, elle se redresse. Et repart. Ici, nul endroit où se cacher. Le paysage est plat, sans aspérité. Les arbres nus et seuls. Ils n'offrent d'abris qu'à quelques rares oiseaux. Peut-être aussi à un ou deux insectes encore vivants. Plus loin, après le pont, à la limite du marais, elle voit la vieille usine abandonnée. Elle y dirige sa course effrénée. Je m'y suis parfois rendue aussi. Je

connais bien ses murs effondrés, couverts de ronces, de lierres, la mousse qui les rongent, les portes éventrées, ses vitres saccagées. J'y ai souvent trouvé de quoi bâtir un nid pour mes fils, depuis longtemps envolés. Une fois, j'ai arraché d'un trou un morceau bleu de bâche.

Mais il est trop tard. Trop tard pour les souvenirs. Trop tard pour s'échapper.

Elle ne trouvera pas de havre où s'abriter de leur regard, de leur violence, de leur haine.

Les 4X4 déboulent sur la rive. Ils sont à mes côtés. Ils ne me voient pas. Je ne suis pas leur proie. En face, elle ne s'arrête pas malgré les cris. Un chien hurle. Il bondit et se jette à l'eau. Les autres suivent, dix peut-être, encouragés des voix humaines. Leurs griffes s'accrochent à la terre collante. Un coup de rein et ils sont de l'autre côté.

Quelques-uns, plus âgés, moins agiles doivent lutter pour sortir de l'eau. Plusieurs véhicules redémarrent. Ils suivent le chemin boueux et s'arrêtent sur le pont de pierre.

Elle est sans échappatoire. Débusquée. Pourchassée. Traquée.

Elle glisse dans l'eau. Chute volontaire espérant retarder la meute qui la talonne. Le liquide froid ceinture son corps jusqu'à la taille. Elle essaie de nager. Mais son bras s'y refuse. Il ne lui reste qu'à marcher. Sa robe, lourde, freine sa lente progression.

Je ne respire presque plus. Mon cœur frappe mes côtes douloureuses. Je vois mieux qu'elle notre issue. Sa bouche, ouverte, aspire l'air. Elle avance toujours en direction du pont. Elle continue, obstinée, malgré tout, refusant de se rendre. Ils la regardent. A présent, ils sont silencieux. L'excitation les a abandonnés. Seuls les chiens continuent de japper. Ils ont trouvé leur victime. Ils ne la lâcheront plus. Ils attendent, patients, qu'elle s'écroule à leurs pieds. Vaincue.

Je regarde le destin la frapper. Elle ne peut accepter. Pas encore. Mais bientôt. Ma tête lourde se penche sur le côté. Son corps, secoué de frissons, hésite. Les chiens ont senti.

Le terme approche. Elle est immobile au milieu du ruisseau.

Elle fixe les voitures en amont. Elles lui barrent l'horizon. Elle entend les molosses à sa droite qui gémissent sans fin, espérant un signal des hommes derrière elle. De l'autre côté.

Mes yeux se ferment, fatigués du spectacle déjà joué. J'entends l'eau qui s'agite autour d'elle. J'entends son cri quand l'espoir usé l'abandonne. Je l'imagine, glacée de froid.

Sa bouche s'ouvre dans un dernier sursaut, espérant l'air trop rare. Je l'imagine. Sa gorge envahit d'eau, d'algues et de limon. Je l'imagine... un renard passe.

Valérie VADOT

Mon cerveau explose de couleurs. Le jaune et le rouge succèdent à la douleur. Une lave brûlante perce mon crâne. J'imagine...Le rouge devient sang, le sang devient noir. Le souffle s'éteint.

Combien de secondes. Je ne sais pas. Enfin. Je n'imagine plus. Enfin.